

Des Femmes d'exception dans notre région !....

La Culturothèque - 06 mars 2018

Des femmes ont marqué leurs époques dans de nombreux secteurs : religion, politique, scientifique, artistique, sportif... De Marilyn Monroe, Marie Curie, Mère Theresa ou Simone de Beauvoir nous pouvons, peut-être, toutes nous reconnaître dans chacune d'elles. On les admire, on voudrait leur ressembler mais qui sont-elles ? Que se cache-t-il derrière ces symboles, ces déesses, ces mythes, ces stars... Des femmes, des mères de familles, des amantes...

Elles ont pourtant souvent su s'imposer dans un monde de conventions, traditions, mais surtout dans un monde masculin qui ne leur a pas beaucoup laissé de place...

*Sauriez-vous dire qui a inventé l'ordinateur ? Un homme, une femme ? Et bien il faudrait que je vous présente **Grace Murray Hopper**, née le 9 décembre 1906 à New York et morte le 1^{er} janvier 1992 dans le comté d'Arlington. Grace est une informaticienne américaine et Rer admiral (lower half) de la marine américaine. Elle est la conceptrice du **premier compilateur** en 1951 (A-O System) et du **langage COBOL** en 1959. Bref... c'est elle qui a inventé l'informatique !*

*Et... non elle ne s'est pas inspirée de travaux déjà effectués en majorité par des hommes. C'est **Ada Lovelace**, de son nom complet **Augusta Ada King, comtesse de Lovelace**, née **Ada Byron** le 10 décembre 1815 à Londres et morte le 27 novembre 1852 à Marylebone dans la même ville. **Ada** est une pionnière de la science informatique. Elle est principalement connue pour avoir réalisé le **premier programme informatique**, lors de son travail sur un ancêtre de l'ordinateur : la machine analytique de Charles Babbage.*

Des femmes d'exception il y en a beaucoup. Certaines connues, mais d'autres sont oubliées de l'histoire !

La femme dans l'histoire....

La femme Celte (gauloise) on l'a vu lors d'une conférence à La Culturothèque, était très respectée et était considérée comme un être moralement supérieur. Elle jouissait d'un statut particulier et pouvait être indépendante financièrement. Ceci était dû au fait qu'elle travaillait comme les hommes, plus que les hommes mêmes puisque ceux-ci étaient occupés à la guerre. Le mariage n'avait pas de caractère sacré et obligatoire, simplement un contrat qui, s'il n'était pas respecté devenait caduque. Si le couple ne s'entendait pas, la femme pouvait demander la séparation et récupérait sa part financière de la vie commune.

*Par contre, à l'époque romaine, la femme n'existait pratiquement pas. L'aînée, à la rigueur, a qui on donnait le prénom du père, mais pour les filles qui suivaient !?!... : « **Tous les juristes ont relevé ce qu'on appelle la disparition forcée des cadettes** ». Les femmes étaient considérées comme les enfants : elles étaient, à part quelques exceptions, sous l'autorité du père ou du mari, c'est à dire politiquement mineures.*

Il faut attendre le IV^{ème} siècle afin que les pères n'aient plus droit de vie ou de mort sur leurs enfants.

*En 757 le capitulaire de Compiègne précise « **Si quelqu'un s'étant marié, trouve que son épouse n'est pas vierge, il a le droit de la renvoyer et de prendre une autre femme, mais si celle-ci n'est pas vierge, il ne pourra la renvoyer car lui non plus ne l'est pas ayant connu sa première femme** », il y a du progrès... mais une légende dit qu'au Concile de Mâcon on ait clarifié sur la distinction des termes « **homo** » (être humain) » et « **vir** » (homme mâle).*

On connaît l'utilisation de la loi salique pour écarter les femmes de la succession royale (1316 – 1328) mais à part les années militaires de Jeanne d'Arc on peut dire que les femmes sont prosrites de l'enseignement, du pouvoir et souvent même de sa place dans la société.

Au fil, des ans, des siècles, ce sera encore pire car l'homme va laisser peu de place à la liberté des femmes, qui vont devoir travailler dur et se soumettre au pouvoir des hommes... quelquefois peu scrupuleux aussi.

Quelques femmes ont habité notre région, elles ne pas vraiment très célèbres, encore que... mais leur parcours est captivant, leurs vies faites de courage et de ténacité ! Aujourd'hui je vous livre ici le portrait de 4 d'entre-elles...

DUHODA.

On va revenir pour un instant à l'époque carolingienne où la société est juridiquement inégalitaire : il y a des hommes libres, des esclaves, des nobles, des manants... etc mais il n'y a aucun statut franc de la situation juridique de la femme. Chez les nobles, la femme était l'égal de l'homme et avait droit à la culture... on l'avait vu, dans notre petit spectacle à Carcassonne, et c'est vrai aussi que c'était plus marqué dans les seigneuries occitanes : la femme, par le mariage s'élève au rang de son mari, elle prend part à l'exercice du pouvoir et même elle doit le conseiller.

Dans la cour occitane les femmes sont émancipées, il faudra presque attendre notre époque pour revenir à ce statut. Mais bien sûr on peut toujours se poser des questions : la femme vraiment émancipée ? En a-t-elle conscience ?

On peut dire que non, surtout par le fait que la situation est très précaire : la première préoccupation des femmes et la même que celle des hommes : survivre.

On va le voir à travers l'histoire de Dhuoda.

Certains connaissent **Dhuoda**, je vous l'avais déjà présentée. Fille de la noblesse, peut-être la fille du duc de Gascogne, elle épouse Bernard duc de Septimanie à Aix la Chapelle le 29 juin 824. Deux ans après elle met au monde un fils, nommé Guillaume, comme son grand-père (*Guillaume d'Orange, St Guilhem fondateur de St Guilhem le désert...*).

Le royaume est bouleversé par la succession de Louis le Pieux et Dhuoda suit son mari dans ses nombreux déplacements... Jeune fille elle avait choisi une des deux voies possibles pour la femme médiévale (*le mariage ou le couvent*) : le couvent.

Les filles qui étaient destinées à prendre pour époux Dieu avaient droit à la culture. Elles entraient jeunes dans un couvent et y recevaient une éducation parfaite : latin, littérature, philosophie, mathématiques.

Sûrement pour des raisons « d'état » pour ne pas dire des arrangements entre les familles elle s'est mariée, contre son gré. Son mari, comme de nombreux hommes de l'époque, est plus préoccupé de rendre « l'ost » (*service militaire, 40 ou 60 jours*), plutôt que de s'occuper de sa jeune épouse. De plus il est chambellan à la cour de Louis le Pieux et est chargé de l'éducation du prince. Il ne vit pas avec Dhuoda qu'il a laissé à Uzès.

Dhuoda est donc assignée à vivre seule à Uzès dans une « Villae » à la tête d'une « maisnie » et fait face aux désordres du temps. Elle se nourrit de lectures, se passionne pour les enluminures et les parchemins. Un intendant s'occupe de la « tenure » mais tous les hommes sont à la guerre. Ce sont donc les femmes qui travaillent au grand domaine rural... qui devient vite un grand havre de paix où les saisons s'écoulent au rythme des travaux des champs : il lui faut envoyer de l'argent à son mari pour tenir son armée et son rang à la cour de Louis le Pieux.

Les gestes et faits de Dhuoda sont sous la surveillance de l'Evêque.

L'Evêque d'Uzès qui prêche comme tous les religieux la pauvreté et la charité vit dans le luxe et s'il prêche la chasteté, il vit dans la luxure auprès de plusieurs femmes qu'il oblige à se soumettre.

Ce sont les femmes seules, comme Dhuoda qui sont ses proies. Dhuoda va résister.

Avec les femmes de la maison et son intendant elle va se protéger le plus longtemps possible des assauts de l'évêque, des bandes passantes de brigands et aussi des attaques des Sarrasins qui s'avancent de plus en plus dans les terres.

Elle élève et éduque son fils Guillaume¹ jusqu'à l'âge de 15 ans. A l'âge de 15 ans il rejoint la cour de Louis le Pieux. Dhuoda met au monde un autre fils en 841. Cet enfant lui est enlevé dès sa naissance par l'intermédiaire de l'Evêque, il est pris en otage par Charles le Chauve.

Elle n'a pas eu le temps de le baptiser. Elle ne connaît pas son prénom². D'après quelques historiens il apparaîtrait qu'elle aurait eu aussi une fille Roseline³.

La « tenure » s'organise sous la ferme gestion de Dhuoda qui vit simplement, se préoccupe plus de la vie des habitants de sa « maisnie » que de posséder de beaux habits ou bijoux. D'ailleurs elle ne reçoit personne et ne fait pas des séjours à la cour comme sa condition de « princesse » pourrait l'y autoriser. Elle gère les récoltes de blés, d'olives. Distribue les parts de chaque famille « libérée », celle des « esclaves ». Quelquefois des fêtes sont organisées, elle fait cuire des petits pains qu'elle distribue aux habitants du diocèse d'Uzès...

Elle obtient l'autorisation d'avoir, chaque jour, la visite d'un jeune clerc. Ce moine l'aide à écrire, ce qui aujourd'hui est resté dans l'histoire : le « *Liber Manualis* » ou « *Manuel pour mon fils* ». C'est un traité destiné à l'éducation de son fils Guillaume.

Dhuoda, par le bonheur d'écrire ce traité, bel héritage littéraire, se hisse au rang des écrivains de son époque, époque comme de nombreuses femmes, dont elle a été complètement oubliée.

Emma Teissier, « Fortunette des Baux »

Emma Catherine Teissier naît à Maussane-Les-Alpilles, le 17 janvier 1867 son père était serrurier et elle n'a pratiquement jamais été à l'école. Elle est belle. Ce serait cette raison qui a poussé son père à la marier jeune à un jeune agriculteur. Son mariage est un désastre. Buveur, violent, Marc Jouve lui fait vivre une vie misérable. Peu de temps après son mariage elle fugue et se rend à Nice pour se présenter à un concours de beauté. Emma est belle et gagne le premier prix. Généreuse elle aurait remis le montant de son gain aux pauvres de la ville.

1 - Guillaume de Septimanie – né le 29 novembre 826 a été comte d'Agen. Il est mort comme son père : décapité en 850 sur ordre de Charles le Chauve pour n'avoir pas respecté sa promesse en tentant de s'emparer des marches d'Espagne et de Barcelone. C'est pour lui que Dhuoda a rédigé le « Manuel pour mon fils », premier traité d'éducation connu.

2 - elle apprendra bien plus tard qu'il se prénomme Bernard, comme son père. Il serait né le 22 mars 841, devenu Bernard Plantevelue, comte d'Auvergne et mort entre le 20 juin 885 et août 886.

3 - Roseline qui aurait épousé le comte Vulgrin 1^{er} d'Angoulême. Elle aurait eu deux fils : Alduin ou Hilduin, comte d'Angoulême et Guillaume, comte de Périgord et une fille Sénégonde.

De son escapade elle en garde un surnom : « Prix de Beauté » mais on ne sait pas ce que son mari lui a dit à son retour, ce qui est sûr c'est que le couple se dispute fréquemment et Emma demande le divorce. Elle a eu un enfant qui est mort en bas âge. Elle tenait le café de Moulès et les prétendants ne manquaient pas. On lui fait une cour assidue. On raconte qu'une fois, un de ses amants, italien, a été surpris par son mari et s'est tué en sautant par la fenêtre, d'autres racontent plutôt que c'est une fluxion de poitrine qui l'aurait tué car il aurait été obligé de sortir en toute urgence, nu dans le froid.

Un jour, sur le quai de la gare de Lunel, Emma va rencontrer le félibre Paul Mariéton. Il veut faire d'elle la muse des félibres elle est l'incarnation de la beauté provençale. Il l'a présente à Frédéric Mistral le jour de la fête de la Sainte-Estelle et elle se retrouve à son bras comme reine de la fête. Frédéric ne la connaissait pas, il allait sur ses 60 ans. Dans la foule des cris sur son passage « Madame Mistral ». Le soir même elle est baptisée « Fortunette » en référence à la Fortunette que Mistral dépeint dans Calendau. Elle plait bien au « Maître » mais c'est au bras de Paul Mariéton qu'elle quitte la table.

Le lendemain soir, c'est le banquet de Ste Estelle. Elle demande à chanter. Elle fait un petit discours en précisant qu'elle est « Mireille » puis elle entonne plusieurs airs dont ceux du félibre du Paradou Charloun Rieu : « **Lou moulin d'Oli** » et « **L'Oulivarello** ». C'est le délire dans la salle. Les six cents convives reprennent en cœur les refrains pour la plus grande joie de Paul Mariéton : « **... les notables de l'université s'enflammaient insensiblement, quelques bourgeoises effarées quittaient bien un peu la salle, mais la soirée se terminera par le triomphe de Fortunette. Un souffle de jeunesse avait balayé toute la solennité des discours académiques** ». En effet, Fortunette avait provoqué chez ses spectateurs des réactions très opposées : les hommes étaient tous conquis par le charme et la fraîcheur provençale mais... leurs épouses étaient scandalisées et quittent la salle.

Pourtant pour Fortunette commence une nouvelle vie : une vie dédiée au Félibrige et à ses membres. Elle s'installe à Avignon, près du Palais du Roure où ils se retrouvent régulièrement. Elle passe la majorité de son temps avec les Félibres et surtout les plus jeunes. Paul Mariéton est bien obligé de la partager s'il veut continuer à bénéficier de ses faveurs... y compris avec Mistral qui ne dédaignait pas, dit-on, lorsqu'il quittait Maillane pour la cité des Papes de lui faire signe discrètement. Ne l'appelait-on pas à Avignon M. Fortunet ? Ses grands élans de tendresse émouvaient la jeune femme qui trouvait néanmoins que son « **trésor de Venise** » était « **bien peu lyrique au lit** ». Elle aurait même tenté de séduire Charloun le gentil poète du Paradou « **Tu es félibre, je suis félibresse, si je te plais, prends moi** ». **A sa grande surprise il aurait décliné l'invitation « Vois-tu Fortunette, je ne peux pas, j'espère encore me marier, je voudrais me garder sage pour celle qui voudra de moi ».**

Les frasques d'Emma sont de notoriété publique appuyée par les épouses même des félibres qui se plaignent d'elle. Frédéric Mistral est donc obligé de lui interdire de participer aux cérémonies de Tarascon, Arles et Martigues en 1891. Il l'a confié à un étudiant en médecine, Tony Grangier, pour qu'il la « **chambre** » durant trois jours. Fortunette est blessée. Elle se rend au banquet de Toulon. Alors que Paul Mariéton essaie de la raisonner elle mord Léon Daudet et Georges Hugo qui l'empêchent d'entrer. « Le Maître » l'excuse : « **Elle est capricieuse et folle comme une chèvre** ».

Elle est employée par un médecin du centre d'Avignon. Elle rencontre souvent Folco de Baroncelli et une idylle naît entre eux. Fortunette s'assagit auprès de ce poète doux et gentil. Il songe à l'épouser et lui dédit un poème « **Bien plus que le vin des papes du comtat Dont pleines à ras bord les coupes cristallines, Tes lèvres purpurines m'enivrent O Fortunette, ô coupe de beauté !** ».

Bien sûr un marquis ne peut épouser qu'une fille issue de la noblesse, ce qui n'est pas le cas de Fortunette. Il lui demande de s'éloigner, ce qu'elle fait. Il lui en sera toujours reconnaissant : « **Fortunette était bonne. Elle n'était pas intéressée. Elle comprit et s'éloigna** ».

Bien sûr, elle était interdite des festivités de la Sainte-Estelle de 1892 organisée aux Baux. En ce 6 juin tous les félibres sont réunis au château des Baux où souffle un mistral d'enfer. A la fin du banquet, alors qu'ils sont encore tous attablés arrive Fortunette en courant. Elle porte une robe rouge ornée de croissants noir et or. Elle fait passer un petit mot à Mariéton qui le transmet à Mistral : « **Puisque Fortunette n'est pas digne de s'asseoir à la table des poètes, ne peut-elle servir les poètes ? Elle voudrait passer le vin de la Coupo Santo** ». Mistral est ému : « **Brave Fortunette. Mais oui, qu'elle vienne !** » s'écrie-t-il. Elle sert à boire et monte sur la table pour entonner des airs de Charloun. Le lendemain le scandale éclate : tous les journaux rendent compte du banquet : Mariéton est accusé d'avoir fait « **la plus grande injure qui se puisse faire à une femme honnête et à un homme de bien, à tous ces braves gens à qui l'on aurait imposé la vue obscène de cette créature scandaleuse. Quelle honte !** ». Quelle honte ! Sous prétexte de poésie, les félibres sont accusés de remplacer les cantiques pieux par des chansons bachiques, de chanter l'amour, le vin, les femmes. Le père Xavier de Fourvière prend sa défense la comparant à Marie-Madeleine, Paul Arène essaie lui aussi : « **N'est-il pas consolant que, de loin en loin, grâce à des poètes, grâce aussi à Fortunette, on puisse encore, dans la grandeur du paysage et la majesté souriante des souvenirs, vivre comme il y a huit jours, aux Baux, quelques heures de vie idéale** ».

Voyant la situation se dégrader, surtout en apportant un sérieux discrédit au mouvement félibrige, Mistral prend la mesure de faire quitter Avignon à Fortunette. Elle entre au mois d'octobre à l'Alcazar de Marseille sur la

recommandation du félibre Auguste Marin. On lui reconnaît, outre sa beauté, une jolie voie, c'est un triomphe et elle ira jusqu'à Barcelone chanter les mêmes airs. La presse espagnole a même publié un portrait d'elle.

Un soir, alors qu'elle chante à l'Alcazar, elle est remarquée par le directeur de l'opéra de Rio de Janeiro. Fortunette prend un bateau pour le Brésil : elle chante Auguste Marin, Frédéric Mistral et Charloun Rieu à l'autre bout du monde devant des spectateurs composés de généraux, de ministres et de banquiers. Tout ce qui est français est à la mode et cette belle brune en costume d'arlésienne qui chante en provençal leur plaît. C'est à nouveau un triomphe. Lors de son voyage de Marseille à Rio, le directeur de l'opéra était accompagné d'un jeune capitaine qui se nomme Dom Enrique Pinhero Guesdes. Ce capitaine lui plaît mais elle ne lui cède pas. A 25 ans Fortunette veut reconstruire sa vie. Après l'avoir guidée quelques jours dans la ville il était reparti en mer en lui jurant qu'il serait toujours là pour elle.

La mode change vite, un an après son triomphe Fortunette est sans travail et lasse de cette vie de bohème. Elle repense à son capitaine mais... Veut-il encore d'elle. Lorsqu'elle l'appelle, il accourt, lui achète une boutique à Cosmo Velho. La mode parisienne plaît aux brésiliennes et Fortunette s'enrichit. Elle reste fidèle à son officier qui prend du galon, il est nommé général puis Ministre de la Marine. C'est à son bras qu'elle revient en France revoir ses amis : Mistral a vieilli, Folco s'est entiché des taureaux et s'est marié, Paul Arène est malade et Paul Mariéton vit à Paris. Elle ne manque pas de leur faire des reproches de l'avoir écarté de leur vie...

Fortunette se rend une fois par an en France pour son magasin de grande renommée. Elle revoit Mariéton qui l'amène au théâtre, à l'opéra en tout bien tout honneur : elle est devenue sage et financièrement bien à l'aise. Elle aide les félibres à enrichir le Museon qu'ils ont installé à Arles. Le livre d'Or porte discrètement la trace de ses passages « **Emma Teissier, Fortunette d'Arles : cette fidélité aux premiers amours** ».

Au cours d'un de ces voyages Enrique la demande en mariage. Après plusieurs années de procédure le divorce d'avec son premier mari est enfin prononcé. Elle l'épouse en 1904 à la cathédrale de Rio, quelques semaines après elle se rend aux cérémonies du cinquantième anniversaire du félibrige, à Arles, qui voit le triomphe de Mistral avec l'attribution du Prix Nobel de Littérature.

Les années passent. Lorsqu'Enrique meurt elle reste quelques temps au Brésil puis revient à 64 ans à Maussane où on l'appelle « **La brésilienne** ». Elle meurt le 3 janvier 1944 à l'Hôpital de Salon (77 ans).

Elle avait confié ses souvenirs à un jeune journaliste qui écrit dans Le Mercure de France : « **On pardonnera beaucoup à la beauté, plus encore à l'enthousiasme. Impure mais loyale et désintéressée, Fortunette a personnifié le lyrisme. A ce titre, elle mérite notre indulgence. N'est-ce pas à force d'indulgence que nous tous, grands et petits, nous méritons de durer !** ».

Aujourd'hui il reste une image de Fortunette : Il y a trois portraits d'elle au Muséon arlaten et un buste de terre cuite signé Dieudonné la représentant au musée Réattu d'Arles et surtout son beau visage illustre des cartes postales anciennes avec la mention « **Arlésienne** » ou « **Type provençal** » et aussi son nom dans quelques poèmes...

Madeleine Brès

Née à Bouillargues le 26 novembre 1842 Madeleine Brès est la fille d'un fabricant de charrettes (*charron*), Jean Gibelin. Jean est travailleur et consciencieux et a une bonne réputation. Il va souvent travailler à l'hôpital de Nîmes où il construit des échelles de bois, des brancards et des véhicules pour transporter des malades. Souvent il amène avec lui sa petite dernière, Madeleine, qui adore accompagner son père et l'aide avec plaisir dans diverses tâches, surtout lorsque son père travaille à l'hôpital... On essaye bien de la dissuader de le suivre : l'hôpital avec toutes les misères du monde ! Les blessés gémissent, des mourants agonisent, des fous hurlent, l'odeur du sang, d'urine...

Madeleine n'a pas peur, elle n'est pas gênée, au contraire lorsqu'elle peut échapper à toute surveillance elle se faufile dans les couloirs pour observer les sœurs soigner les patients... Elle a 8 ans, le personnel soignant s'habitue à sa présence, tout le monde a de l'affection pour cette petite fille. On l'accepte dans les visites, on lui donne un grand tablier blanc, elle donne de la tisane aux malades. En grandissant on lui confie des soins plus importants : faire des cataplasmes, laver les blessures... Madeleine aime soulager les patients et surtout, elle aime les voir guérir.

A cette époque les jeunes filles se marient tôt. Madeleine épouse Adrien-Stéphane Brès, chauffeur de tramway à Paris. Madeleine suit son mari et pendant quelques années élève ses trois enfants.

Mais Madeleine a un secret. Elle veut devenir Médecin.

A cette époque une femme ne peut pas devenir médecin. « **Pas de femmes ici, nom de Dieu... La science se fait entre hommes !** » (*Paul Sondag, professeur à la Sorbonne en 1894*).

Un matin, armée de tout son courage, elle laisse ses enfants et se dirige vers la faculté de Médecine. Elle rencontre le doyen de la faculté, Charles Adolphe Wurtz, et lui demande son autorisation pour s'inscrire en médecine. C'est un homme ouvert qui l'écoute raconter l'enfance de cette jeune femme, sa vocation... forte inébranlable. Les femmes ne sont pas autorisées à suivre des études médicales mais il est d'accord pour étudier son cas, à une condition tout de même : il faut qu'elle ait son baccalauréat.

Madeleine va étudier, le soir, lorsque tout le monde est couché, à la lumière des bougies, toutes les matières nécessaires pour obtenir son diplôme, durant trois ans. Elle passe son examen en candidate libre en 1869 et le réussit.

Une seule femme en France avait pu obtenir cet examen jusque là : **Victoire Daubié**, une institutrice des Vosges. Notons qu'à cette époque toutes les obtentions de diplôme devaient avoir le consentement du mari, **les femmes mariées étant jugées irresponsables par le droit français de l'époque**.

Madeleine munie de son sésame retourne à la faculté de médecine. La partie est loin d'être gagnée, deux ans auparavant le Conseil de l'Instruction Publique s'était fortement prononcé contre l'entrée des femmes dans la médecine.

Charles Adolphe Wurtz est toujours le doyen en poste. Il n'a pas oublié sa promesse, mais.... Il faut saisir le Ministre de l'Instruction de Médecine, à l'époque Victor Duruy, de cette candidature. La question est très importante : elle doit être débattue en Conseil des Ministres. La partie est loin d'être gagnée !

Madeleine a de la chance. Le jour où cette question est mise au jour du Conseil des Ministres, **l'Impératrice Eugénie**, fervente défenseuse de la cause féminine préside ce Conseil. C'est elle qui avait permis à Victoire Daubié de passer son baccalauréat et.... c'est elle qui avait créé un premier établissement d'éducation gratuite pour les jeunes filles orphelines pauvres.

Grâce à l'intervention de l'Impératrice Madeleine peut officiellement devenir, en 1869, la première étudiante française en médecine. Là aussi elle a besoin de l'autorisation de son mari pour valider son inscription.

Elle devient élève stagiaire dans le service du Professeur Paul Broca, grand chercheur en pathologie chirurgicale, à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

Mais... la guerre franco-allemande éclate, la sanglante commune de Paris la suit au printemps 1871. Madeleine, mère de 3 enfants, veuve, officie rapidement comme interne à l'hôpital de la Pitié : tous les médecins sont sur le front. Le Professeur Broca ne tarit pas d'éloges sur son travail, son sérieux, sa disponibilité et sur ses capacités à devenir Médecin.

Elle peut donc continuer ses études... pas dans la facilité, les hommes ne sont pas très tendre avec elle : huées, quolibets !

Madeleine tient bon. Le 3 juin 1875, âgée de 33 ans elle soutient sa thèse « **de la mamelle et de l'allaitement** ». Elle est reçue avec la mention « **extrêmement bien** ». Sa thèse s'inscrit dans sa volonté de se spécialiser dans tout ce qui touche la relation entre la mère et son bébé, ainsi que l'hygiène des jeunes enfants.

Durant sa carrière elle officie comme professeur d'hygiène et enseigne auprès des directrices des écoles maternelles de la ville de Paris. Elle dirige le journal **Hygiène de la femme et de l'enfant** et écrit plusieurs livres de puériculture. Le ministre de l'intérieur va l'envoyer en Suisse étudier l'organisation et le fonctionnement des crèches : la première est inaugurée à Paris le 28 mai 1893 dans le quartier des Batignolles.

N'oublions pas qu'à cette époque la mortalité infantile est très importante, comme celle des parturientes...

Madeleine, médecin dévoué durant 50 ans, précurseur dans l'hygiène, pionner dans l'organisation de la cause infantile, meurt en 1922 à Paris, seule, pauvre, aveugle et oubliée de tous !

MARIE MAURON

Liste de ses œuvres :

Mount Peacock, trad. F. L. Lucas, Université de Cambridge, 1934. / *Mont Paon* 1937, Denoë, rééd. 1979, Marcel Jullian. / *Le Quartier Mortisson*, 1941, éd. Plon, rééd. 1967. / *La Chèvre, ce caprice vivant* 1947, Albin Michel. / *Le Taureau, ce dieu qui combat*, 1949, Albin Michel. / *La Maison des Passants*, 1949, éd. Plon. / *Charloun Rieu*, 1949, Balancier. / *La Mer qui guérit*, 1957, Seuil. / *La Transhumance* 1959, Amiot Dumont, rééd. 1959. / *Le Royaume errant*, 1953, éd. Plon. / édition allemande: *Aqué Menoun!*, traduction: Rolf Römer, 1953, Speer-Verlag Zürich / *A l'Ombre soleilleuse*, 1953. / *En parcourant la Provence* 1954, éd. Flots Bleus. / *Le beau voyage au Pays d'Arles*, 1956, éd. Granier. / *Vers Saint Jacques de Compostelle*, 1957, rééd. 1974. / *L'Ex-Voto de Noël*, 1961, rééd. 1999. / *La Provence au coin du feu*, 1962, Académie Perrin. / *Mes grandes heures de Provence* 1962, Académie Perrin, rééd. 1974. / *Éternelle Magie*, 1964, Académie Perrin. / *Les Cat-Fert*, composé de deux livres (*Le soir finit bien par tomber* et *Lisa de Roquemale*), 1964, éd. Robert Laffont. / *Hommes et cités de Provence*, 1965, éd. du Sud. / *L'heure du soleil. Dictons d'Oc et Proverbes de Provence*, 1965, Robert Morel Editeur. / *Les cas de conscience de l'Instituteur*, 1966, Académie Perrin. / *Château de carte* 1966, Seghers. / *Ce temps qui passe, le voir passer*, 1967, Sodi (Bruxelles). / *Les Lampions des fêtes* 1967, Académie Perrin. / *La Marseillaise*, 1968, Académie Perrin. / *Suite provençale*, 1969, éd. Plon. / *Quand la Provence nous est contée par ses plus grands poètes et chroniqueurs*, 1976, éd. Perrin. / *Lorsque la vie était la vie*, 1971, éd. Rollet. / *Signes de la pierre*, photos: Zoé Binswanger, 1972, Horizons de France. / *La Provence qu'on assassine*, 1972, Julliard. / *Les Arsacs*, 1972, éd. Plon. / *La diaboliques Aragne*, 1972. / *Ombre et Lumière sur la Provence*, 1974, éd. Plon. / *Il était fête chaque jour*, 1974, Rouge et Or. / *Il pleut, il fait soleil, le Diable bat sa femme*, 1975, éd. Plon. / *Quand la Provence nous est contée*, 1975, Académie Perrin. / *Ce que j'appelle vivre*, 1976, Académie Perrin. / *Le Monde des Santons*, 1976, Académie Perrin. / *Le Vieux de la montagne* 1977, éd. Plon. / *L'ombre portée*, 1977, presses de Marabout - Belgique. / *Un Noël solitaire et peuplé*, 1978, éd. Plon. / *Cette*

Camargue que nous aimons, 1980, édi. Pierre Belfond/*Ces Lointains si présents*, 1980, éd. Plon./*Légendes du triangle sacré*, 1980./*La Pierre et l'Homme*, oeuvre posthume, 1988, éd. Mas d'Angirany.

Elle a obtenu les prix : Prix Sully-Olivier de Serres, 1952, pour *La Transhumance*/Prix International Charles Veillon, 1953, pour *Le Royaume errant*/Grand prix Rhodanien de littérature, 1954, pour *En parcourant la Provence*/Prix de l'Académie Française, 1962, pour *Mes grandes heures de Provence*/Prix Frédéric Mistral, 1950, pour *Charloun Rieu*/Grand prix littéraire de Provence, 1971, pour *Lorsque la vie était la vie*

Née le 5 avril 1896 à St Remy de Provence, **Marie Antoinette Roumanille** connue sous le nom de **Marie Maury** est morte le 31 octobre 1986 à l'âge de 90 ans dans son Mas d'Angirany. C'est une écrivaine et poète française. Elle était l'épouse de Charles Maury, traducteur d'auteurs Anglais et critique littéraire.

Voici, tracé en quelques lignes les œuvres de Marie Maury... mais si vous le permettez je vais vous la faire découvrir à travers un texte trouvé dans la « **Provence Buissonnière** » de *Gabriel Domenech* édité chez *Albin Michel*....

Marie Maury, où l'on apprend la manière de ne jamais payer le loyer, la façon de gagner un procès quand on a tort, le moyen de vendre une récolte sans semer, et l'art de faire éditer des contes provençaux à Paris grâce à la rivalité entre Oxford et Cambridge.

« Etonnante Marie Maury, si pleinement en harmonie avec le site dans lequel elle vit, parce qu'elle est originaire, et que tous les siens en sont originaires, depuis des siècles des siècles...

Elle m'attendait sur la terrasse de son mas, à Saint-Rémy, et, dès ma descente en voiture, ses deux chiens, Lugano et Patalu, m'ont pris en charge, huissiers stylés pour me conduire jusqu'à elle. On pourrait croire qu'ils sont là pour me garder ! Mais ils ont tellement l'habitude de voir venir des amis qu'ils font des fêtes à tous les visiteurs ! La vérité, c'est qu'un chien est toujours à l'image de son maître. Ce ne sont pas les chiens qui rédigent les pancartes « Chien méchant ». S'ils pouvaient parler, les pauvres, ils protesteraient sûrement contre l'hypocrisie de leurs propriétaires, méchants eux-mêmes, ou, plus souvent encore, menteurs. Au mas d'Angirany, il n'y a pas de pancarte. Et les chiens sont si heureux de vous voir arriver que l'accueil de la maîtresse de maison ne fait aucun doute : vous êtes le bienvenu.

Marie Maury m'a tout de suite mis à l'aise. Du moment que j'aime la Provence, sa demeure est la mienne.

Une seule inquiétude : que peut-elle faire pour me faire plaisir ? Ah, madame ! C'est bien difficile à dire... Car je n'ai en réalité, rien à vous demander. Sinon le privilège de bavarder quelques heures avec vous... De tout et de rien.

Avouez que c'est une fichue entrée en matière, surtout en arrivant chez une dame qui a sans doute bien autre chose à faire que de perdre son temps avec le premier venu.

Mais Marie Maury appartient à cette race sage, forgée sous le soleil et l'azur, dans l'odeur du thym et du romarin, à l'ombre des Alpilles qui ont vu toutes les civilisations se faire et se défaire depuis que la mer a découvert la terre. Une race pour laquelle rien de ce qui est contact humain ne saurait jamais être considéré comme du temps perdu.

Et tandis que là-bas, à quelques kilomètres au nord et au sud, le monde continue sa course folle vers on ne sait trop quel paradis artificiel, à moins que ce ne soit tout simplement à sa perte, nous nous sommes enfermés dans son île de rêve, et elle a parlé.

Elle a parlé, et je me suis presque contenté de l'écouter....Car cette femme est une merveilleuse conteuse d'histoires vraies. Je le savais déjà, pour l'avoir entendue à la radio ou à la télévision. Seulement le cadre, alors, n'y était pas. Il y manquait les oliviers, les herbes sauvages, le genêt, la marguerite et le coquelicot, les murs de pierre chaude, les grandes jarres fleuries, la sangria dans les verres, la lumière de Van Gogh, la poussière de soleil, le fantastique bourdonnement du silence, les chiens allongés à nos pieds, le cheminement d'un perce-oreille sur la table... et les fantômes des bâtisseurs de Glanum. Tandis qu'aujourd'hui, j'avais tout cela autour de moi.

« - **Savez vous que je suis née Roumanille, ce qui est probablement le plus vieux nom de Saint-Rémy ? Si vous allez consulter les listes électorales, vous en trouverez une flopée... Rien qu'à l'école communale, de mon temps, nous étions au moins dix filles Roumanille. Dont plusieurs s'appelaient Marie, comme moi. Alors pour nous distinguer les uns des autres, on nous donnait des sobriquets. Il y avait des Roumanille Catcha, des Roumanille Muou, des Roumanille Pregno... La famille de Joseph Roumanille, le poète, c'était les Piho. Je n'ai jamais su ce que cela voulait dire. Certainement un mot qui s'est déformé à l'usage. Nous, nous étions les Roumanille Beausoleil. Je ne sais pas pourquoi. Et je suis la dernière... Le plus curieux, c'est que tous ces Roumanille, à l'origine, n'étaient pas parents. Quand ils le sont devenus, c'est par la suite, en se mariant les uns avec les autres. Au début, en effet, il y avait ici un seigneur de Romanin, qui vivait sur le plateau où est installé, maintenant, le centre de vol à voile. Et ce seigneur n'était pas très riche, vous vous en doutez ! Alors, quand il lui a fallu équiper son armée pour partir à la guerre, il n'a trouvé qu'un moyen pour se faire un peu d'argent : c'était de vendre leur liberté à ses serfs, et un bout de terre à chacun... Pensez qu'ils se sont « esquivés » le tempérament, tous ces braves gens, pour s'offrir ce luxe. Du coup, ils ont été nombreux à devenir propriétaires d'un lopin, et comme le coin s'appelait Romanii, ils se sont appelés, Pierre, Jacques ou Paul de Romanii...**

ce qui est devenu avec notre accent Roumanille !

Et si nous sommes encore aussi nombreux dans le pays, c'est que les premiers Roumanille ont tant peiné, souffert et transpiré pour gagner leur terre, que toute leur descendance en est restée marquée... La preuve, c'est qu'ils ne se sont pratiquement jamais exilés. Il y en a bien un, une fois, qui est parti s'installer à Châteaurenard.

Mais il n'a pas tardé à revenir : « De Ségur, disait-il, Castèu-Renard est un beù païs ! Mai que voulés, est trop lun ! (C'est vrai, Châteaurenard est un beau pays, que voulez-vous, c'est trop loin). A dix kilomètres de St Rémy environ ».

Elle sourit en le précisant, et pourtant, elle se souvient qu'elle-même...

« - Notre caractère casanier était d'ailleurs tel qu'on se moquait de nous en bien des endroits. Par exemple, quand j'étais à l'école normale d'Aix en Provence, à je ne sais plus quelle occasion, une fois, je me suis démenée comme un beau diable pour glorifier la grève de l'internationale socialiste. Déjà la contestation. Et j'entends la directrice énoncer sur un ton narquois, au lieu de me « coller » : -« Voici Mlle Roumanille qui prêche l'anarchie et la suppression des frontières, elle qui n'est jamais sortie de l'arrondissement d'Arles ». Je devins rouge comme une pivoine, puis, comme si il y avait de quoi s'en vanter : « Même pas ! Dis-je. Je ne suis jamais sortie du canton de Saint-Rémy, Madame ! » et, le pire c'est que c'était rigoureusement vrai ».

Elle s'excuse de me raconter des choses qu'elle craint de me voir trouver stupides.

Peut-être l'histoire de Saint-Rémy m'intéresse-t-elle davantage que ses souvenirs de jeune fille ignorante. Mais je m'empresse de la détromper. L'histoire de Saint-Rémy, les guides touristiques en sont remplis. Tandis que son histoire à elle...

« - Oui, reprend-elle, les Roumanille étaient travailleurs et casaniers. Pourtant, si du côté de mon père j'avais une tendance acharnée au travail, sérieuse, et solidement attachée au sol natal, c'est surtout le côté de ma mère qui m'enchantait... Ceux là étaient extraordinaires, et mon regret est de ne pas avoir pu les connaître tous depuis toujours. Ils s'appelaient Deville, et ils étaient carriers. Vous savez que les carrières, dans la région des Baux, étaient exploitées depuis les Romains et que cette exploitation a duré jusqu'à la guerre de 1914. Mon grand-père et mes grands-oncles, don, allaient tous les jours travailler à huit kilomètres d'ici, en passant par le col de Sarragan. Et parce qu'ils ne cessaient d'en parler comme d'un exploit, Sarragan était devenu leur Sobriquet. Ce qu'ils oubliaient de dire, cependant, c'est que, chaque matin en montant à la carrière, ils posaient des pièges, et qu'ils rechargeaient leurs prises le soir au retour... faisant ensuite loter le gibier dans les cafés du village. Mais... leur vraie raison de vivre, c'était de raconter des histoires ! ils étaient six ou sept, dans la famille, et on les invitait aux baptêmes, aux noces, aux fêtes, pour distraire les invités.

Depuis quand cela durait-il, je l'ignore, et c'est à travers mon seul grand-père que je les imagine tous, car toute ma jeunesse s'est passée à entendre parler d'eux... Et comme ils présentaient toujours leurs contes comme des faits authentiques leur étant arrivés, je n'étais pas loin de les considérer comme des sortes de demi-dieux...

Jusqu'au jour où je suis allée à l'école supérieure. Alors en lisant les récits tirés de l'Illiade, de Rabelais ou du Roman de Renart, j'ai retrouvé la source de la plupart des histoires de mon grand-père ! Bien sûr ce n'était pas tout à fait la même chose. Elles étaient adaptées, enjolivées, provençialisées. Mais l'origine ne faisait aucun doute. Je suppose qu'il y a bien longtemps, un membre de la famille avait dû apprendre à lire, peut-être chez le curé, et qu'il avait acheté, par la suite, un de ces petits livres que les colporteurs vendaient dans les campagnes, autrefois, pour un sou ou deux. Et puis, il avait raconté les exploits d'Ulysse et de Panurge comme des exploits personnels ou accomplis par des gens connus de lui seul... et la famille, de génération en génération, enrichissait le répertoire ».

C'est tout ce qu'elle pouvait enrichir, la famille maternelle de Marie Mauron. Parce que le travail de carrier était pénible et rapportait peu. Si peu que pour joindre les deux bouts, et vivre heureux malgré tout, il fallait se débrouiller.

« - Dans ce mas, par exemple, on ne payait pas le loyer. Le propriétaire avait beau venir relancer mon grand-père, rien à faire ! Sans doute considérait-il que le paiement d'un loyer était un mauvais principe ! « Voyons, lui disait le propriétaire, qui était un brave homme, tu vends mes olives pour faire de l'huile, tu vends mes amandes pour faire du nougat, tu vends le miel de mes ruches... Et à moi, tu ne donnes jamais rien. Tu trouves ça normal ? ». Et mon grand-père buté, de répondre : « Normal ? Pardi que c'est normal... puisque moi je suis pauvre, et que vous, vous êtes riches ! ». Tant et si bien que le propriétaire finit par se décider à le poursuivre. Le jour du procès, pourtant avant de partir pour le tribunal, il tenta une dernière démarche « Alors, Sarragan ! Toujours pas décidé à payer ? ».

Mon grand-père haussa les épaules : « Comment voulez-vous que je fasse ? Si j'avais quatre sous devant moi, je me serais plutôt payé un pantalon pour venir me défendre devant le juge, allez ! Que je n'ose même pas me présenter, gros malheureux que je suis ! ». Il faut vous dire que c'était aussi un merveilleux comédien. Le propriétaire mordit à l'hameçon : « Ce n'est que ça ? Dit-il, il sera pas dit que je n'aurais rien fait pour t'aider. Je vais t'en prêter un, moi, de pantalon. Et tu vas venir avec moi au tribunal ! ». Aussitôt dit que fait, naturellement.

Et une fois devant le juge, voici que le propriétaire se met à raconter ses malheurs : « il a mes olives, mes amandes, mon miel ! Il vend tout. Et il ne veut même pas me payer mon loyer... » Alors mon grand-père de s'écrier : « Si vous l'écoutez, monsieur le Juge, il est même capable de dire que le pantalon que je porte est à lui ! ». Pensez que le propriétaire bondit : « Pardi qu'il est à moi. Je te l'ai prêté pour venir ici. » Et mon grand-père d'éclater de rire : « Qu'est-ce que je vous disais, monsieur le Juge ? ». C'est ainsi qu'il fut relaxé de toutes poursuites.

Et c'est pour cela que mon mas s'appelle le mas d'Angirany. On se demande parfois d'où vient le nom. C'est facile ! C'est le nom de ce pauvre homme de propriétaire. Quand j'ai acheté, mon père ne comprenait pas que je baptise l'endroit de cette façon. On lui devait pourtant bien cet hommage posthume, à M. Angirany, après toutes les misères que mon grand-père maternel lui avait faites de son vivant ! ». « - La cheminée est dallée d'une lourde et large pierre, souvenir du café Moscou – devenu la Banque Chaix » où le grand-père Deville-Sarragan a tant raconté d'histoire. Un jour qu'il traversait le village avec la bêche sur l'épaule et un sac de haricots sous le bras, quelques notables réunis devant le café l'appellent et l'invitent à s'asseoir avec eux. « Hé là, fait-il, c'est que j'ai mes haricots à semer, brave gens ! – Bah disent les autres, si ta récolte est bonne, combien penses-tu en tirer de tes haricots ? » Il réfléchit un moment, puis : « Ma foi ! Dans les trois cents francs... » Les notables se consultent du regard : « Bon ! Voilà tes trois cents francs. Et maintenant raconte-nous des histoires ! » Mon grand-père ne se le fait pas dire deux fois, et ne manque pas non plus de réclamer à boire chaque fois qu'il se sent la bouche sèche, c'est-à-dire souvent... C'est ce jour-là paraît-il même, qu'on l'a retrouvé assis au bord du trottoir, répondant à ceux qui lui demandaient ce qu'il faisait : « tout tourne, les amis ! J'attends la maison. Elle finira bien par passer... ». En tout cas, en rentrant, il jeta le sac de haricots sur la table, et dit à ma grand-mère : Té, fait la soupe avec... » Mais elle, aussitôt : « comment, la soupe ? » C'est pour semer, non ? Alors va les semer, sinon qu'est-ce qu'on mangera l'année prochaine ? ». Il refusa énergiquement : « Rien à faire ! Du moment qu'on m'a payé la récolte, j'ai pas le droit ! Grommelait-il. Je suis un honnête homme moi ! ».

Il aurait fallu tout un livre pour rapporter ce que Marie Mauron m'a confié durant les trop courtes heures passées en sa compagnie.

Seulement des livres, elle en écrit elle-même, et il est difficile, dès lors, d'en savoir davantage. Je lui ai pourtant demandé comment elle s'était mise à écrire.

« - Déjà lorsque j'étais toute gamine. Je me souviens parfaitement de mes trois ans. Je me racontais des histoires qui duraient, qui duraient... Et je me les racontais en provençal, naturellement, puisque c'était la seule langue qu'on parlait. Plus tard, à l'école, j'ai d'ailleurs été punie pour cela. Mais j'ai tenu bon, et j'ai gardé ma langue... Pour écrire, malheureusement, c'était plus difficile. D'abord parce que je n'avais pas appris. Ensuite parce que les livres en provençal, presque personne ne les comprend.

Alors ma foi, je garde mes histoires pour moi ! Je suis donc devenue institutrice, je me suis mariée, et je vivais comme tout le monde jusqu'au jour où mon mari, Charles Mauron, est devenu aveugle. Il nous a fallu quitter Marseille où il enseignait, et nous avons voulu revenir à Saint-Rémy.

Comme il n'y avait pas de poste d'institutrice vacant, on m'a nommée à Mas-Blanc, petit village de 120 habitants situé à 6 km d'ici. Et comme l'institutrice était, traditionnellement, secrétaire de mairie, je suis devenue secrétaire de mairie... C'est ainsi que j'ai connu les plus belles histoires vraies de ce pays. « Oh ! Il n'y avait pas grand-chose à faire, bien sûr !

Mais on voyait défiler tout le monde, avec les mille et un côtés amusants ou émouvants de la vie d'un petit village... L'enregistrement d'une naissance, par exemple ! Le père ne venait pas le jour même, il s'en fallait. « Bon ! Disais-je quand il s'amenait enfin, quel jour est-il né votre garçon ? – Attendez ! Il est né... il est né. Je crois bien que c'était lundi... ou peut-être mardi ! C'est facile, c'est le jour où j'avais l'eau... Ce doit être mardi ! Et non intervenait le maire, Mardi, c'était moi qui avais l'eau. Ça pouvait pas être toi. – Ah faisait le père, déçu, alors c'était pas mardi ! ».

Enfin on se mettait d'accord pour dire que le gosse était né le lendemain du jour où le voisin avait arrosé son pré. Et tout à l'avenant !

« - Ces histoires, je les racontais à Charles, pour le distraire. Et quand ses amis anglais venaient chez nous, ils s'en délectaient. Tellement qu'ils n'oubliaient jamais, dans leurs lettres, de me demander des nouvelles de « mes villageois », comme ils les appelaient.

Cette correspondance a duré quatre ans, c'est-à-dire tout le temps que je suis resté au Mas Blanc. Puis un jour ils m'ont dit : « Avec toutes tes lettres, pourquoi ne ferais-tu pas un livre ? Ce serait amusant ». L'idée m'a paru bonne. J'ai donc réuni le tout en volume... et je le leur ai adressé. Au bout de quelques temps un professeur de Cambridge que nous connaissions m'écrivait : « j'ai traduit votre livre en anglais. Et les presses universitaires de Cambridge ont décidé de l'éditer. Êtes-vous d'accord ? » Pardi que j'étais d'accord. Bien que ce soit assez peu orthodoxe de faire éditer un livre sur la Provence... en Angleterre !

Je me vois encore en train de lire les épreuves avec mon mari « l'anglais prononcé avec l'accent provençal, je ne vous dis que ça ! ». Et riant de bon cœur...

C'est André Gide qui s'est offert le premier à me faire éditer en français. Il a porté mon manuscrit chez Gallimard qui lui a dit : « ce ne serait pas mauvais. Mais il faut en faire un roman ». – « Un Roman ? Comment voulez-vous que je fasse un roman avec les histoires d'un village de 120 habitants, disais-je, je ne peux tout de même pas faire marier la secrétaire de mairie avec le garde-champêtre ? Gallimard, dans ces conditions n'en a pas voulu. Grasset non plus. Ni les autres.

Et Maurois, Vildrac et tous les écrivains français qui venaient chez nous disaient la même chose : « il faudrait que ce soit un roman ! ».

Les années passèrent. Jusqu'au jour où l'ami de Cambridge qui m'avait fait éditer en anglais rencontrait un collègue d'Oxford « Tiens lui dit-il, j'ai là un livre d'une Provençale traduit dans notre langue. Mais les Français ne peuvent pas le lire parce que personne, là-bas, n'a voulu le publier. Alors si vous aviez un peu d'humour –ce qui vous manque cruellement à Oxford, je le crains-, c'est vous qui le feriez éditer à Paris ». –Et l'invraisemblable est arrivé. Oxford a marché. Ils sont allés chez Denoël qui avait refusé mon manuscrit comme tout le monde, et ils lui ont proposé de publier mon livre à leurs frais. Je l'avais titré « Mont-Paon » et ça c'est vendu. Tant et si bien que Denoël m'a demandé de continuer à écrire et m'a pris tout de suite « Le Quartier Mortisson » qui a raté le Femina d'une voix.

La guerre, malheureusement, est intervenue, et tout a été changé. »

Je ne sais pas ce que vous en penserez, mais moi j'ai trouvé cette histoire merveilleuse : une carrière d'écrivain provençal lancée d'abord en Angleterre puis imposée en France par les Universités d'Oxford et de Cambridge, ça ne doit pas arriver tous les jours. Et, ne serait-ce que pour cela, beaucoup de choses doivent être pardonnées à nos voisins d'Outre-manche !

Bibliographie :

Femmes d'exception en Languedoc-Roussillon par Hubert Delobette, édition le Papillon Rouge –

Femmes d'exception en Provence-Alpes-Côte d'Azur par Sylvie Reboul, édition le Papillon Rouge

La « **Provence Buissonnière** » de Gabriel Domenech édité chez Albin Michel